

# Foi et liberté

« Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. »  
Galates 5,13

De tout temps, la question de la liberté s'est posée à l'homme. Aujourd'hui, le champ des possibles s'est élargi et nous risquons d'être aveuglés par notre savoir, tentés par une multitude de plaisirs... L'histoire nous a appris que la quête de la liberté pouvait engendrer le bonheur mais aussi l'asservissement! Nous sommes mis au défi d'exercer notre liberté à une plus vaste échelle.

En approfondissant philosophiquement le concept de liberté, Antoine Scherrer montre que, « par le mouvement naturel de la raison, on est conduit à s'interroger sur les rapports de l'homme avec Dieu ».

Le père Xavier Dijon creuse le lien entre autonomie et liberté. Il met en évidence « le paradoxe de la liberté qui indique à la fois l'absence de contrainte extérieure en même temps que, dirait-on, une plus puissante contrainte intérieure ». Au fur et à mesure de la réflexion, on comprend que « la liberté se trouve en quelque sorte mise au défi de se tenir à la hauteur de la dignité humaine ».

L'abbé Benoît de Baenst part d'une question: liberté et foi sont-elles compatibles? C'est l'occasion de relever les contradictions que nous portons et de clarifier l'essence de la liberté.

Le père Jean Radermakers parcourt la Bible: la libération intérieure est proposée à tout homme par Dieu depuis la nuit des temps. Et si, à notre tour, nous offrons à Dieu la liberté de nous aimer comme il l'entend?

Louis-Léon Christians, titulaire de la chaire du droit des religions à l'UCL, pense que la liberté de conscience devient problématique à notre époque. « Et à force de nier les consciences, n'est-ce pas la robotisation de l'homme qui apparaîtra comme une solution – efficace et redoutable? »

L'abbé Benoît Lobet nous présente une guide assurée sur le chemin de la liberté intérieure: Marie Noël, dont la cause de béatification vient d'être introduite.

À travers ce parcours, nous pouvons un peu mieux comprendre cette réalité compliquée qu'est la liberté. Paradoxalement, la liberté se réalise à travers le service; nous devenons libres si nous devenons serviteurs les uns des autres (cf. Gal 5,14). Montrons-nous dignes de cette liberté!

*Pour l'équipe de rédaction  
Véronique Bontemps*

# La Liberté de la philosophie à la théologie

Il peut paraître saugrenu de se demander si la liberté existe. Nous avons en effet l'impression qu'elle fait corps avec notre conscience, et nous opposerions à celui qui la nierait un sourire narquois. Pourtant, ceux qui refusent de la considérer comme réelle ne manquent pas d'arguments.

## LA LIBERTÉ NIÉE...

Les plus connus sont les *déterministes*, qui considèrent que ce qui est vrai dans l'ordre des phénomènes de la nature ne peut pas ne pas s'appliquer à l'agir humain. Or, de quoi faisons-nous l'expérience dans la nature? De la nécessité, c'est-à-dire du fait que A étant posé, B s'ensuit nécessairement. Si je pose A, B ne peut pas ne pas être. Kant nous dit que la connaissance scientifique n'existe que parce que les phénomènes physiques obéissent à des lois qui ne souffrent pas d'exception, bref, qu'ils sont déterminés. Il est en effet impossible que, étant données les lois de la nature, j'obtienne du bicarbonate de sodium si je synthétise des molécules d'hydrogène et d'oxygène. Il est impossible qu'un triangle ait plus de trois angles, etc. Au nom de quoi, demande le déterministe, la liberté humaine échapperait-elle à l'universelle nécessité qui règne sur les choses de la nature? Si, en soumettant des rats à des expériences de laboratoire, on est contraint de reconnaître que leurs comportements en apparence les plus erratiques sont déterminés par des flux d'hormones et des stimuli, on ne voit pas pourquoi il en irait autrement des comportements humains.

Il n'y a pas grand-chose à répondre à cela, sinon que le déterministe est prisonnier d'un schéma de pensée qui lui interdit de voir les événements par un autre prisme que scientifique. Or, un tel postulat est arbitraire, car rien ne prouve que tout événement du monde soit soumis à un déterminisme absolu, sinon une croyance que l'on peut dénommer «scientiste». De même qu'un myope ne voit pas certaines choses au-delà d'un certain rayon, de même la science est myope à certains phénomènes que ses instruments ne lui permettent pas d'appréhender.

Par ailleurs, si notre scientifique, sortant de son laboratoire, se fait renverser au passage piéton par un automobiliste, il le tiendra spontanément pour *responsable* de son acte, ou, si son acte n'était pas volontaire mais seulement dû à une inattention accidentelle, il l'excusera parce qu'il aura des raisons de penser que sa responsabilité était atténuée par les circonstances. Mais regarder l'automobiliste

comme responsable, cela implique de penser qu'il aurait pu agir *autrement*, donc qu'il n'était pas déterminé, ou en tout cas pas complètement. Sans quoi il suffirait à n'importe quel chauffard d'alléguer le déterminisme pour se dédouaner de ses actes.

Bref, la liberté est un fait, sans quoi le monde – du moins le monde humain – s'écroulerait, et il serait illusoire de nous regarder les uns les

autres comme les auteurs de nos actes. Mais il n'y a aucune raison valable de penser que notre expérience interne, la certitude psychologique et morale que nous avons d'être libres, est une illusion. C'est bien plutôt la vision scientifique qui est une illusion.

## ... OU LA LIBERTÉ COMME UN ABSOLU

Il y a donc ceux qui nient la liberté. À l'extrême opposé, il y a aussi les philosophes qui la considèrent comme un absolu ou comme l'essence même de l'homme, et regardent le déterminisme comme l'excuse des pleutres qui ont peur d'assumer leur responsabilité face aux autres. Tel est le cas de Sartre. Selon lui, la liberté est le noyau non fissible de la condition humaine. Projeté dans le monde sans l'avoir voulu, je m'éprouve cependant comme responsable de mon existence, «condamné à être libre». En effet, même celui qui fuit sa responsabilité en se défaussant sur des motifs extérieurs à sa conscience sait parfaitement, au fond, qu'il se ment à lui-même. Et comme le regard des autres lui renvoie en permanence le reflet de sa responsabilité refoulée, il

est en enfer tant qu'il refuse d'y consentir et de se montrer aux autres pour ce qu'il est en vérité: l'auteur de ses actes et de ses pensées. Tel est le drame de la pièce de théâtre *Huis-clos*. Nous savons très bien quand nous sommes responsables et quand nous ne le sommes pas. Mais même lorsque nous ne le sommes pas – comme par exemple face à un événement totalement imprévisible – il nous incombe de choisir la manière d'assumer ce qui nous arrive sans que nous l'ayons voulu. Si je suis malade, ce n'est pas de mon fait, mais il m'appartient de décider de ce que je vais faire de cette maladie, quelle attitude je vais adopter face à elle.



Source: pxhere.com



Source : pixhere.com

Pour justifier sa théorie, Sartre avoue qu'il est obligé de recourir à des raisons théologiques. Selon lui, liberté rime avec athée. Pourquoi cela? Parce que dans sa perspective, la croyance en Dieu est absolument incompatible avec la liberté. Si je pense qu'un Dieu tout-puissant, omniscient – c'est-à-dire qui sait tout, donc même l'avenir – gouverne le monde et particulièrement ma destinée, en quoi suis-je encore libre de décider de ce que je vais faire, puisque la volonté divine est souveraine et qu'elle s'impose à moi de toute éternité? Je serai alors comme un personnage de roman n'agissant que mû par les pensées du romancier qui, pour ainsi dire, tire les ficelles. Pour que la liberté soit possible – à la fois celle des hommes que nous sommes et celle des personnages de roman – et pour que nous soyons les auteurs du roman de notre vie, il faut donc, comme le dit Sartre en toute cohérence, «supprimer Dieu le Père».

### LIBRES SANS CONTRAINTE

Cependant, Sartre commet là un sophisme – i.e. un vice de raisonnement – dont les conséquences sont graves. En effet, dire que la toute-puissance de Dieu et son omniscience sont contradictoires avec la liberté est faux. D'abord, à une échelle plus réduite, nous savons très bien que nos parents, nos éducateurs, les lois de la société – comme le code de la route qui nous interdit de passer au rouge – ont un pouvoir sur nous, qui parfois se fait sentir de manière forte – ainsi quand nous sommes punis d'avoir transgressé la loi. Or, cette puissance n'est en rien contraire à notre liberté: nous sommes libres de nous arrêter au stop ou de ne pas nous arrêter, tout en sachant que nous devons nous arrêter et que si nous ne le faisons pas, nous devons en répondre. Le fait que, à la différence des volontés humaines, celle de Dieu soit toute-puissante ne change rien à l'affaire: nous sommes libres de lui désobéir mais nous savons

que cela n'enlève rien à ce qu'il nous commande. La toute-puissance de Dieu n'est pas une contrainte mais une obligation: elle ne nous fait pas violence, quand bien même elle nous commande. L'enjeu de la pédagogie divine et humaine est de comprendre en quoi cette exigence vient d'un amour débordant, et c'est peut-être ce qui a manqué au petit Sartre (cf. *Les mots*, son autobiographie). Enfin, l'omniscience n'est qu'en apparence contradictoire avec la liberté. Le fait que Dieu sache ce que je vais faire avant même que je le fasse a certes de quoi nous plonger dans un abîme de perplexité. Il y a là un mystère très profond, mais qui n'est impensable que tant que nous nous représentons la connaissance de Dieu à l'aune de notre propre manière de connaître. Nous ne pouvons en effet connaître un acte que lorsque celui-ci a lieu, et non avant. Même si nous pouvons anticiper ceux de nos proches, cette anticipation reste en grande partie hypothétique. Mais on ne voit pas en quoi le fait que nous connaissions par avance ce que nous allons faire, ou ce qu'un autre va faire, enlèverait quoi que ce soit à notre liberté ou à la sienne, sinon parce que nous avons l'habitude de ce que, lorsque nous sommes en mesure de prévoir un événement, c'est parce qu'il a déjà eu lieu dans le cours des choses, et *qu'il est déterminé à avoir lieu de la même manière*. Mais il faut distinguer l'ordre du temps et celui de la liberté. Je sais que mon épouse m'a librement choisi – je sais encore plus que je l'ai librement choisie le jour de mon mariage – mais le fait que ce choix ait été posé dans le passé, et que je le connaisse avec certitude, cette connaissance n'ôte rien à la liberté de ce choix passé, même si je ne puis prévoir comment il va continuer dans le futur. Eh bien, du point de vue de Dieu, il en va de même: il connaît nos choix libres comme s'ils étaient passés, mais cela n'ôte rien à leur caractère libre.

*Antoine Scherrer*

# Vous avez dit liberté ?

Paul Eluard termine chacune des 20 premières strophes d'un de ses plus célèbres textes en répétant, mais sans qu'on sache encore qui il désigne : *J'écris ton nom*.

À la fin de la dernière strophe, le poète se livre :  
*Et par le pouvoir d'un mot  
 Je recommence ma vie  
 Je suis né pour te connaître  
 Pour te nommer  
 Liberté.*

Oui, il est bon d'écrire ce mot partout : *sur la couronne des rois... sur le pain blanc des jours... sur les ailes des oiseaux... sur le fruit coupé en deux...* car la liberté nomme l'homme lui-même, sous tous les cieus, à tous les âges. Elle élargit la respiration de son esprit ; elle dilate la joie de son cœur. Pourtant, comme elle est rude parfois ! On connaît le mot attribué à Manon Roland, tournée vers la statue de la liberté à Paris, au moment de monter à l'échafaud le 8 novembre 1793 : *Ô liberté, que de crimes on commet en ton nom !* Car la liberté, cette puissance qui permet à l'être humain de grandir dans la prise en charge de son propre destin, est capable aussi d'entrer dans la pire des violences. Instruit par les horreurs de la Shoah, le philosophe juif Emmanuel Levinas n'a-t-il pas intitulé un de ses recueils *Difficile liberté* (1963) ?

C'est que la liberté semble allier deux notes qui se contredisent : le lien, d'une part, l'absence de liens d'autre part.

## AVEC OU SANS LIEN ?

Lorsque le gardien ouvre la porte de la prison devant le détenu en lui disant : *vous êtes libre*, le message est clair : le prisonnier n'est plus *lié* ; il peut se rendre où bon lui semble. Mais est-il

autorisé, pour autant, à *faire* ce qu'il veut ? Il ne peut en tout cas pas récidiver dans ses crimes car une exigence éthique (ou juridique) pèse encore sur sa liberté, lui interdisant de commettre le mal. D'où le paradoxe de la liberté qui indique à la fois l'absence de contrainte extérieure en même temps que, dirait-on, une plus puissante contrainte intérieure.

Le philosophe Emmanuel Kant éclaire judicieusement cette étrangeté humaine mais d'une façon qui dérouterait sans doute l'adolescent que nous avons été (et que nous demeurons quelquefois). Car le jeune qui quitte l'enfance revendique à cor et à cri son autonomie : *je fais ce que je veux*. Ainsi fait-il l'expérience spontanée de sa liberté, tandis que l'entourage adulte – de ses parents ou de ses maîtres – s'évertue à lui rappeler les contraintes qui pèsent sur cette liberté toute neuve : *mon garçon, ma fille, ce n'est pas comme ça que ça va* ; ou encore *il n'y a pas que toi dans la vie !* Or, curieusement, alors que nous avons ainsi pris l'habitude de considérer la liberté comme une expérience première, restreinte ensuite par le devoir, Kant opère la démarche inverse : pour lui, c'est l'expérience de l'impératif moral qui oblige le philosophe à postuler logiquement, dans un second temps, la liberté.

Il n'est pas possible, en effet, dit-il, de placer la liberté au départ, puisque personne ne l'a jamais vue, ni entendue, ni touchée : l'esprit humain ne peut donc rien en dire. Il existe d'ailleurs de beaux esprits prêts à prétendre que la liberté n'existe pas, du fait que l'être humain est toujours déterminé par des forces sur lesquelles il n'a pas de prise. D'après ces philosophes déterministes, l'être humain est conduit par ses instincts, par son milieu social, par l'inconscient de son psychisme sans même qu'il le sache, de telle sorte que la croyance qu'il entretient de prendre ses décisions à partir de lui-même n'est jamais qu'illusoire. Kant, cependant, ne veut pas raisonner ainsi : certes, la liberté ne tombe pas sous les sens, mais, à côté d'une approche du monde extérieur par la connaissance, il existe une expérience intérieure qui permet d'affirmer la liberté : l'injonction éthique.

## LA LIBERTÉ POSTULÉE

En effet, à partir du moment où l'esprit humain est capable de raisonner, il perçoit en sa conscience la différence entre le bien – qui doit être accompli – et le mal – qui doit être évité. Quel est ce bien ? C'est la reconnaissance de toute autre personne – et de soi-même – comme un sujet revêtu de la dignité humaine et, à ce titre, digne de respect. Cette exigence s'impose comme une condition que l'on ne discute pas : *si tu veux rester un homme, c'est ainsi que tu dois agir !* Mais comment comprendre cette loi éthique qui s'impose à la conscience ? Difficile liberté ! La loi exige certes de faire



Source : pxtel.com



Source : pexels.com

le bien mais elle pourrait tout aussi bien ne pas être suivie puisque le sujet garde toujours la possibilité de faire le mal...

On sait que rien de tel ne se passe ainsi dans les lois de la nature : le volcan explose, la fleur pousse, la bête se reproduit en obéissant à des lois qui s'imposent, sans que ni le minéral, ni le végétal ni l'animal puissent faire autre chose que de s'y soumettre, lois que d'ailleurs les savants étudient en physique, en botanique, en zoologie, etc. Si donc, poursuit Kant, la loi morale s'impose à un sujet comme une exigence qui pourrait ne pas être suivie, c'est qu'il y a, en ce même sujet, une puissance capable d'adhérer (mais aussi de ne pas adhérer) à ce devoir ; on la nomme : liberté. Ainsi l'homme comprend-il que son action, pour être proprement humaine, c'est-à-dire conforme au devoir de reconnaissance des autres sujets humains, fait l'objet d'une décision qui n'est pas du même ordre que l'obéissance aux lois de la nature ; elle dépend d'une décision libre. Alors que l'adolescent dit : *je suis moralement obligé, donc je ne suis pas libre*, Kant prend le contrepied de pareille affirmation : *c'est parce que je suis moralement obligé que je ne puis me comprendre autrement que comme un être libre*.

### DIGNITÉ VERSUS LIBERTÉ

Pour Kant, l'être humain honore ainsi sa propre dignité en suivant l'appel éthique à la reconnaissance d'autrui, aussi digne de respect que lui-même. En cet appel, la liberté se trouve en quelque sorte mise au défi de se tenir à la hauteur de cette dignité. Or, pour un certain nombre de

philosophes libéraux contemporains, les deux notions de dignité et de liberté se sont aplaties jusqu'à se confondre. À quoi reconnaît-on, demandent-ils, la différence entre l'homme et l'animal et donc la dignité propre à l'Homme ? Réponse : puisque l'animal ne fait que suivre son instinct et que l'homme se décide par sa liberté, il faut en conclure, disent-ils, que la dignité spécifiquement humaine ne se trouve pas ailleurs que dans la liberté elle-même, c'est-à-dire dans la capacité qu'a le sujet de décider de ses actes à partir de lui-même en subissant le moins possible de contraintes. Ici, le modèle idéal consiste à dégager l'espace de la liberté de la façon la plus large qui soit, y compris par rapport à ses propres conditions d'exercice telles que le corps ou le lien à autrui. La liberté n'est alors plus défiée par une dignité qu'elle devrait honorer puisque c'est cette liberté elle-même qui définit en quoi consiste sa propre dignité.

Ainsi s'explique, par exemple, l'évolution actuelle des lois bioéthiques qui alignent comme autant de droits la liberté des sujets de recourir à l'avortement, à la procréation médicalement assistée, au mariage homosexuel ou à l'euthanasie : chaque sujet doit être laissé libre de décider de sa vie en toute autonomie. Mais une liberté qui n'accepte pas son corps ni les liens qui l'ont fait exister ne scie-t-elle pas la branche sur laquelle elle pouvait se poser ? C'est à se reconnaître liée par le bien – soyons concrets : par l'amour – que la liberté est la plus libre.

*Xavier Dijon, sj*

# Liberté et foi sont-elles compatibles ?

Pour les chrétiens, la foi permet d'accéder à la pleine liberté. Jésus l'affirme. Il est la vérité et la vérité rend libre (cf. Jn 14,6 ; 8,32). Le message de l'Église est clair : croire en Dieu, c'est devenir et être libre.

## CONTRADICTOIRES ?

Par ailleurs, cette affirmation n'est pas toujours évidente, elle semble même fautive. La foi paraît s'opposer à la liberté précisément parce qu'elle reconnaît une vérité absolue et normative à laquelle on est appelé à se conformer. Et là où il y aurait absolu, devoir et obéissance, il ne pourrait plus y avoir de liberté. En ce sens, la foi serait liberticide et l'évangélisation un endoctrinement, pour certains même un crime. La foi serait inhumaine et, plus largement, toute religion reconnaissant un absolu, requérant l'obéissance. La solution consisterait alors à reconnaître la liberté comme la valeur des valeurs. Seul le respect inconditionnel de celle-ci pourrait être absolutisé et cela seul serait pleinement humain. En ce sens, il serait du «devoir» de tout homme digne de ce nom – et aussi des États – de mettre hors d'état de nuire toute institution, voire de combattre, de détruire toute idée ou même toute personne qui le relativiserait. Appliquée, cette logique se révélerait contradictoire et dangereuse puisque la liberté, au nom même de la liberté, deviendrait liberticide

## ADAPTER LA FOI ?

La foi n'est pas seulement reconnaissance d'une vérité. Elle est aussi un acte par lequel l'homme se tourne intérieurement et librement vers Dieu. Pour la sauvegarder et éviter le liberticide, il suffirait de ne garder que cet aspect-là de la foi. L'essentiel reviendrait à l'acte de confiance, à la remise de soi, à l'abandon. Tout contenu normatif de valeur absolue devrait être abandonné. Seule une foi dénuée de toute certitude universelle, pur acte de liberté, de confiance, respecterait vraiment les autres. Seraient ainsi réalisés l'esprit des béatitudes, la pauvreté en esprit, la douceur. Tout attachement à une doctrine serait nécessairement une foi imparfaite, mêlée de prétention orgueilleuse, remplie de germes de violence inavoués. Seule une foi dépossédée

d'universalité serait véritablement charité, conforme à l'amour divin. Superbe dans son désir d'abnégation, cette perception de la foi se heurte cependant à l'absence d'objet. N'ayant aucun appui pour recevoir son énergie, elle court le risque de disparaître. Si elle ne mobilise plus, elle aboutit à l'essoufflement, à sa disparition à moins de se métamorphoser en affirmation de soi, en volonté de puissance, dans l'acte même où elle souhaite s'abandonner. Se cacherait alors, sous des dehors d'humilité, un orgueil sournois.



Source: pixere.com

## LA LIBERTÉ ET LA DÉTERMINATION

Il ne suffit pas de montrer les difficultés ou les impasses. Encore faut-il proposer une solution positive. Que la liberté puisse percevoir la doctrine chrétienne, la vérité et l'absolu comme une menace pour elle indique une piste qui renvoie à la question de la détermination : la réalité, en tant qu'elle s'impose à l'homme, est-elle nécessairement liberticide ? N'est-elle que négative ? On est conduit à le penser si la liberté est réduite au choix. Si c'est choisir et pouvoir réaliser son choix – et seulement cela – alors, toute détermination, toute limite, constitue un obstacle qui doit pouvoir être renversé. La première des tâches de l'homme, pour qu'il

puisse enfin devenir lui-même, est de travailler à les supprimer. Tout type de résistance au vouloir doit disparaître. La science est alors l'auxiliaire le plus précieux de l'homme et l'idée de création, parce qu'elle implique une détermination, serait néfaste.

## LIBÉRER LA LIBERTÉ

En revanche, si la liberté est plus que choisir, la chose se pare d'autres couleurs. Voir la liberté seulement dans la réalisation de son choix présuppose qu'elle est toujours ce qu'on ne possède pas. Être libre, c'est ce que l'on n'est pas. Car une fois qu'il a obtenu ce qu'il a voulu, le désir



rebondit et se porte vers autre chose. La logique publicitaire connaît fort bien ce mécanisme et s'appuie dessus. La liberté est alors ce qu'il faut acquérir sans cesse. Selon cette perspective, elle est de l'ordre du mythe de Sisyphe. Et de là au désespoir ou au scepticisme ironique, il n'y a qu'un pas. Heureusement, être libre est ce qu'on est toujours, même dans les pires conditions, même si l'admettre s'avère douloureux. La liberté est ce que l'on a déjà. La tâche est de le découvrir, d'en faire l'expérience. En effet, fondamentalement, comme l'explique saint Paul, c'est en nous même que nous sommes à l'étroit (Cf. 1 Co 6,12). Pour cela, il faut s'engager personnellement dans cette découverte. Si on peut en indiquer le chemin, chacun doit le parcourir pour lui-même, l'un des moyens en est la mémoire. On peut, grâce à elle, reconnaître que la liberté est présente à chaque instant, qu'elle ne se résume pas au choix et à sa réalisation. La liberté est aussi spontanéité, faculté de choix, être maître de soi. Cela se constate en quelqu'un qui n'est pas esclave de ses désirs. Des prisonniers qui font l'expérience d'une grande liberté dans leur cellule en témoignent.

### LA JOIE D'ÊTRE LIBRE

Cette reconnaissance de la véritable ampleur de la liberté ouvre de nouveaux horizons. La détermination, la limite, change de visage. Sans perdre un certain aspect négatif, son caractère positif se révèle plus essentiel, plus déterminant. Elle devient une chance plus qu'un obstacle. La détermination n'est pas la négation de la liberté, elle est le lieu du déploiement de soi à l'intérieur même des contraintes. Ce

n'est pas parce que la liberté n'est pas absolue qu'elle est un mirage. Ce n'est pas parce que tout ne tourne pas autour de la liberté que celle-ci n'existe pas. La conséquence de cette révolution copernicienne n'est pas mince pour l'articulation entre la liberté et la foi. La vérité – et donc aussi le contenu de la foi – n'est plus perçue comme contraire à la liberté. Au cœur même de la limite, à notre grand étonnement parfois, il apparaît que le bien à faire qu'indique la vérité fait du bien. Autrement dit, que la vérité est bonté et que la vivre conduit à la joie.

### LA LIBERTÉ, FRUIT DE LA FOI

La foi nous permet d'aller encore plus loin. Nous croyons que Jésus est la vérité qui est bonté et amour. Écouter et mettre en pratique la Parole du Christ est le chemin d'une réalisation de soi, d'une vie qui dépasse ce qu'on peut imaginer. Plus encore, parce que le Christ nous réconcilie avec Dieu, avec les autres et avec nous-mêmes, la foi est la voie royale de la libération, l'accès à la plénitude de la liberté. Que les chrétiens, qu'ils soient laïcs, religieux, prêtres ou évêques, soient parvenus à le découvrir, à en vivre et à le transmettre est une question qui déborde le cadre de cet article. Ceux dont l'Église a reconnu la sainteté sont autant de témoins que cela vaut la peine de se lancer dans l'aventure. Leur joie est le signe de la liberté que le Christ leur a octroyée par la foi, de la bonté qu'ils ont goûtée et dont ils ont rayonné.

*Abbé Benoît de Baenst*

# La Bible, un chemin de liberté

Notre mémoire judéo-chrétienne nous rappelle que la foi juive s'origine dans la conscience d'une libération d'esclaves hébreux en Égypte grâce à l'action de Dieu intervenant dans l'histoire humaine. Dans la Bible, tout le livre de l'Exode, auquel s'ajoutent le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, est composé comme le souvenir vivace de cette expérience du peuple d'Israël: «comment nous sommes passés de la servitude du pharaon égyptien au service du Dieu de Vie». Tel est le mémorial fondateur de la religion juive.

## UNE LIBÉRATION FONDATRICE

Cette expérience vécue autrefois par le peuple élu est devenue dans la tradition juive le modèle d'une libération intérieure proposée à tout homme: le passage d'un esclavage insoutenable à une communauté heureuse sur une terre fertile. Cette transformation est le fruit de l'Alliance entre Dieu et les hommes à travers une Loi sainte et libératrice qui fait passer cette Alliance dans la réalité du quotidien.

## UNE GRÂCE SANS CESSER NOUVELLE

Cette «Loi de liberté», comme l'appelle saint Jacques (Jac 2,12), fut constamment offerte à Israël, à charge de la transmettre au monde comme un apprentissage à la libération intérieure. Les prophètes se sont employés avec acharnement et jusqu'à leur mort à encourager les rois et le peuple à la mettre en œuvre dans la justice et le droit. Alors que le pays était peu à peu conquis par d'autres prédateurs, ils invitaient à observer la *torah intérieure*, gage de paix et de bonheur à travers et au-delà de l'exil. Les sages à leur tour ont enseigné à garder l'intégrité morale même sous la domination étrangère voire la persécution, afin de maintenir cette fidélité inaltérable chez ceux que l'on a appelés «les pauvres que Dieu aime». Au cœur de l'occupation romaine, Jésus de Nazareth s'est présenté comme le témoin de ce patri-

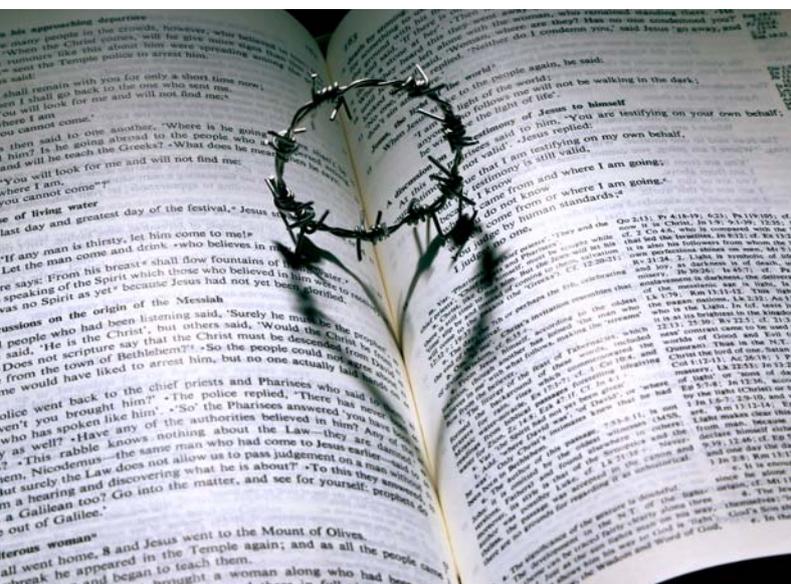
moine spirituel et le libérateur des opprimés, sauveur des petits et des faibles (Lc 4,17-19), alors que beaucoup attendaient un Messie qui allait chasser les Romains et rendre l'indépendance politique à Israël. Le constat que nul ne se rend libre tout seul engageait le peuple à mettre sa confiance dans la force de Dieu, puissant guérisseur à l'intime de l'être. La leçon de cette épreuve millénaire était d'accepter de passer sans cesse d'une libération politique et sociale à une liberté du cœur qui rend l'homme heureux d'écouter et de pratiquer la Parole de Dieu au milieu de ses frères.

## LE CHRIST, HOMME LIBRE

Jésus a exercé cette liberté intérieure de façon parfaite dans sa triple dimension: face à son Père, dans son comportement personnel et dans ses relations avec ses contemporains. Il s'est effectivement manifesté comme *un homme libre, libéré et libérateur*. Fidèle à la torah juive mais de manière responsable, maître de lui en toute circonstance, il a passé parmi les hommes en faisant le bien, dans une obéissance consentie à la volonté du Père qui l'avait envoyé. Mais son message de liberté n'a pas été suivi par tous, même par ses disciples les plus proches. Il fallait en effet plus qu'un exemple pour les convaincre et les entraîner à sa suite. Il fallait que sa force intérieure de Fils de Dieu soit partagée intimement par ceux et celles qu'il y appelait et qui répondraient à son appel. Tel est le don de l'*Esprit saint*, le vrai libérateur intérieur qui fait de nous des filles et des fils authentiques du Père, source libre de l'amour. C'est cela que nous appelons la liberté chrétienne, ou «liberté des enfants de Dieu», parce qu'ils mettent en œuvre, par grâce, la présence en eux de l'Esprit de liberté transmis par le Ressuscité. En effet, sa résurrection, comme pouvoir sur la mort, était le signe concret et indubitable de sa liberté souveraine qui prenait corps dans ses disciples et transfigurait leur peur et leur incapacité en assurance et en puissance contagieuse. D'ailleurs la preuve de la résurrection du Christ n'était-elle pas la transformation même des apôtres? Avec eux nous avons reçu l'Esprit saint qui fait surgir en nous *la propre liberté filiale du Christ*.

## LA LIBERTÉ DES CHRÉTIENS

De quoi est faite la liberté chrétienne? Pourquoi sommes-nous encore si timides tout en ayant reçu en partage cette liberté filiale dont jouissait Jésus tout au long de son existence? Pourquoi notre confiance est-elle si précaire?



Source: pxhere.com



D'abord parce que nous avons peur de souffrir. Nous savons que Jésus a été refusé et assassiné. Nous savons que ses premiers disciples ont eu le même sort. Leur courage nous stimule, certes, mais cela ne suffit pas. En fait, nous n'avons pas encore fait vraiment l'expérience de *la liberté du Christ en nous*. Nous n'avons pas encore éprouvé sa force qui nous meut. Qu'est-ce donc qui fait obstacle? Notre manque de foi. Si nous nous affrontons à lui dans le secret de notre conscience personnelle, nous devons avouer notre frilosité. Nous avons à libérer Dieu en nos vies, car ce que nous craignons d'abandonner, c'est notre réflexe sécuritaire. Rendre Dieu libre en nous, c'est lui permettre d'être, non pas l'image que nous avons de lui, mais celle qu'il se fait de nous. Davantage; nous oublions l'image d'enfants bien-aimés qu'il a mise en nous (Ga 3,26). Nous ne croyons pas en la puissance de son amour, parce que nous butons aux limites mercantiles et mesquines du nôtre. Nous demandons d'être délivrés de nos peurs, mais nous tenons à les garder intactes et viles. Pourquoi refuser l'amour ravageur de Dieu? Nous tenons à nos servitudes parce que nous n'avons pas envie de plonger dans l'insécurité de l'amour divin.

### LIBÉRER L'AMOUR DE DIEU

Nous ne croyons pas à l'immense tendresse de Dieu, car nous la mesurons à nos résistances et à nos incapacités. Nous ne croyons pas en la toute-puissance de sa miséricorde. Nous n'imaginons pas qu'elle est créatrice et re-creatrice. Lisons et relisons le récit que nous fait Luc de la mort de Jésus (Lc 23,32-47). Au moment où on le cloue à la croix, il prie: «Père, pardonne-leur! Ils ne savent pas ce

qu'ils font». En ayant appelé au Père, le Fils peut entendre le cri du malfaiteur que nous nommons «le bon larron» crucifié à son côté. Celui-ci s'apaise devant l'imminence de la mort. Il devient vrai: «Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume!». Entre condamnés à mort, on devient frères. Et voilà que se libère soudain la puissance du pardon: «Aujourd'hui avec moi tu seras en paradis» Promesse inouïe! Parce que le cri atteint le cœur du Fils, la miséricorde du Père est libérée. Elle peut déferler sur le monde assassin. Parce qu'il est devenu libre devant la mort, il reçoit la réponse du Fils qui le sauve en libérant son Esprit; «Père, entre tes mains, je remets mon Esprit» L'humanité entière peut désormais s'engouffrer dans l'impossible amour qui vient de se libérer.

Paul a connu cette liberté, quand il interpelle les Galates: «Frères, vous avez été appelés à la liberté. C'est pour que nous soyons libres que le Christ nous a libérés», redit saint Paul (Ga 5,13). Et il ajoute: «Laissez-vous mener par l'Esprit, et vous ne risquerez pas de satisfaire la convoitise charnelle» ... (Ga 5,16) Et sainte Thérèse de l'Enfant Jésus l'a bien compris lorsqu'elle fait l'offrande d'elle-même à l'Amour miséricordieux, *laissant Dieu libre de l'aimer* selon son désir sans plus présenter aucun obstacle à la liberté de l'amour divin en elle, et à travers elle dans ceux et celles qu'elle atteindra par sa prière en cet amour enfin libéré. Si, à notre tour, nous offrons à Dieu la liberté de nous aimer comme il l'entend?

Jean Radermakers, sj

# Homme-conscience ou homme-robot

## les enjeux nouveaux du droit de la liberté de religion

La Constitution belge fut une des premières en Europe à ouvrir explicitement la porte à une liberté de culte et à la garantie formelle d'un pluralisme des convictions. La jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme a permis de renforcer à son tour la liberté de conscience en Europe, en mettant en cause les politiques nationales insensibles aux droits des consciences minoritaires. L'engagement de l'Église catholique depuis la Déclaration conciliaire *Dignitatis humanae* (1965) et le soutien du pape Jean-Paul II à une anthropologie adéquate des droits de l'homme ont été eux aussi des tournants majeurs.



Cour Européenne des Droits de l'Homme

La question de la liberté de conscience durant ces quarante dernières années a vu se croiser une sécularisation croissante du christianisme anciennement dominant, et une manifestation accrue de la diversité convictionnelle, notamment musulmane. Il s'agit là d'un double défi à relever et on n'en négligera sûrement pas la complexité. Les contextes sont multiples, les causes nombreuses. La liberté de conscience demeure cependant un thermomètre de l'état de santé de nos démocraties.

### UNE LIBERTÉ QUI REDEVIENT PROBLÉMATIQUE

Or, la liberté de conscience redevient polémique. Les consciences sont de plus en plus fréquemment perçues comme des 'signes faibles' de dangerosité potentielle qui alimentent à leur tour de nouvelles références à la "raison d'État": une censure discrète à travers des conditions d'accès ou de subventionnement, une extension de l'appareil répressif, une résurgence de nouveaux délits d'opinion. Un ensemble de mesures viennent brouiller les frontières entre la libre diversité des convictions et la répression de la violence.

*« Censurer les consciences  
ne prépare pas la paix »*

Que le passage à la violence soit à l'opposé des démocraties est une évidence. De même, les démocraties s'opposent à l'imposition de convictions par la contrainte – physique, psychologique ou économique. Mais en revanche, la libre formation des consciences, y compris dans leur diversité et dans la variété de leurs lieux, doit demeurer un acquis précieux, même en période de troubles ou d'incertitude. Censurer les consciences ne prépare pas la paix.

Les nouveaux risques sociaux liés à la perte de sens et de reconnaissance signent les limites d'une certaine modernité. Celle-ci affirmait devoir déconstruire les dominations et les abus du passé. Aujourd'hui, la privatisation du religieux est décrite par Jean-Marc Ferry comme un péril social analogue au refoulement psychanalytique que Freud mettait en lumière pour l'individu. Et à force de nier les consciences et renforcer leur refoulement, n'est-ce pas la robotisation de l'homme qui apparaîtra comme une solution – efficace et redoutable?

### UN ÊTRE DE CONSCIENCE

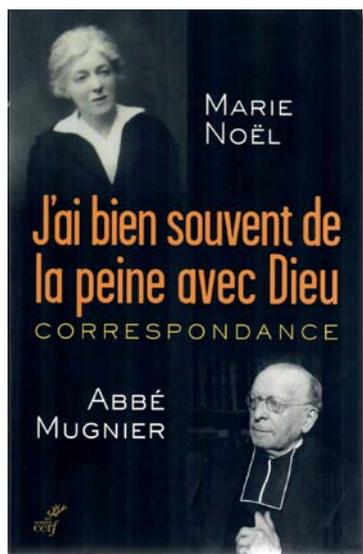
Aussi bien, la question de la primauté de la loi des hommes sur celle de Dieu, nouveau mantra du débat public, enferme dans un dilemme trompeur. La question première est celle de savoir si l'homme, citoyen ou croyant, sera conçu comme un automate soumis à des circuits normatifs qui le téléguideraient, ou s'il est appelé, comme citoyen et comme croyant, à la responsabilité d'un être de conscience, capable d'un décentrement critique et d'une empathie constructive.

Entre sécurité et liberté, quel pari faire? On commencera par se remémorer qu'il n'y pas de droits de l'homme sans conscience(s) humaine(s). Ne pas dénier la capacité citoyenne des religions et des cultures, limiter les occasions d'humilier les consciences, pourraient avoir des résultats plus efficaces et plus durables.

*Louis-Léon Christians  
professeur à l'UCL  
titulaire de la Chaire Droit & Religion*

# Marie Noël, ou la liberté imprenable...

On célèbre cette année le cinquantième anniversaire de sa mort: Marie Noël (1883-1967), la poétesse auxerroise, connaît ainsi un regain de curiosité, d'autant que l'archevêque de Sens et évêque d'Auxerre, Mgr Hervé Giraud, a décidé, en accord avec ses confrères français, de postuler à Rome la cause de béatification de cette femme étonnante.



Étonnante pourquoi? Par rien d'extérieur, en tous les cas – elle fut toute sa vie une humble paroissienne, ressemblant jusqu'à la caricature à quelques autres grenouilles de bénitier, et détestant par-dessus tout la publicité qu'on pouvait lui faire, déjà de son vivant.

Mais étonnante par la qualité de sa vie spirituelle, dont la caractéristique est très certainement la liberté intérieure. Marie Noël

croit en Dieu, certes, et pourtant sa foi est continuellement malmenée par le doute. Elle éprouve sans cesse le besoin de dire son tourment, tant dans son *Œuvre poétique* que dans ses *Notes Intimes*, un carnet personnel qu'elle finit par publier sur l'insistance de l'Abbé Mugnier, son célèbre confident. Dire son doute, dire son désarroi, dire qu'on vacille dans ses convictions, tout en restant, comme elle le répète souvent, «une fille obéissante de l'Église» – oser ce geste qui innerve et féconde son écriture, oui, c'est la plus grande liberté qui se puisse imaginer. Quelle audace, par exemple, dans ce mot des *Notes Intimes*: «Mon Dieu, je ne Vous aime pas, je ne le désire même pas. Je m'ennuie avec Vous. Peut-être même que je ne crois pas en Vous. Mais regardez-moi en passant... (...) Si Vous avez envie que je croie en Vous, apportez-moi la foi. Si Vous avez envie que je Vous aime, apportez-moi l'amour. Moi, je n'en ai pas. Et je n'y peux rien!»<sup>1</sup> Comme nous sommes loin, ici, d'une confession préfabriquée, d'une redite artificielle de formules toutes faites, avec quoi on confond souvent l'acte de croire.

C'est tourmenté? – oui. C'est difficile? – oui. C'est la vie, et c'est la vie chrétienne. Dans une confidence faite à l'Abbé Mugnier, et qui fait le titre de leur correspondance croisée, publiée ces jours-ci au Cerf, elle déclare: «J'ai

bien souvent de la peine avec Dieu.»<sup>2</sup> Mais est-ce que, franchement, nous ne nous y retrouvons pas nous-mêmes, dans cette «peine avec Dieu» qui traverse si souvent notre acte de foi?

Oser dire ce qu'il en est, rechercher la vérité de notre vie intérieure: voilà la liberté, la grande liberté, la liberté plus libre que n'importe quelle autre, la liberté spirituelle. Sur ce chemin-là, difficile, escarpé, Marie Noël demeure une guide assurée.

*Benoît Lobet*

## COMMUNION

Vous voilà, mon Dieu. Vous me cherchiez? Que me voulez-Vous? Je n'ai rien à vous donner. Depuis notre dernière rencontre, je n'ai rien mis de côté pour Vous.

Rien... pas une bonne action. J'étais trop lasse.

Rien... pas une bonne parole. J'étais trop triste.

Rien que le dégoût de vivre, l'ennui, la stérilité.

- Donne!
- La hâte, chaque jour, de voir la journée finie, sans servir à rien; le désir de repos loin du devoir et des œuvres, le détachement du bien à faire, le dégoût de Vous, ô mon Dieu!
- Donne!
- La torpeur de l'âme, le remords de ma mollesse et la mollesse plus forte que le remords...
- Donne!
- Le besoin d'être heureuse, la tendresse qui brise, la douleur d'être moi sans secours...
- Donne!
- Des troubles, des épouvantes, des doutes...
- Donne!
- Seigneur! voilà que, comme un chiffonnier, Vous allez ramassant des déchets, des immondices. Qu'en voulez-Vous faire, Seigneur?
- Le Royaume des Cieux.

*Marie Noël, Notes Intimes, p.42.*

1. Marie Noël, *Notes Intimes*, Paris, Stock, 2008, p.41.

2. Marie Noël - Abbé Mugnier, *J'ai bien souvent de la peine avec Dieu*. Correspondance établie et présentée par X. Galmiche, suivie d'un inédit de Marie Noël, «Ténèbres», Paris, Cerf, 2017, 406pp.